Document généré le 25 avr. 2024 09:44

Lurelu
La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse

La première phrase

Robert Soulières

Volume 7, numéro 1, printemps–été 1984

URI : https://id.erudit.org/iderudit/12792ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)
1923-2330 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Soulières, R. (1984). La première phrase. *Lurelu*, *7*(1), 28–29.

Tous droits réservés © Association Lurelu, 1984

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

La première phrase

par Robert Soulières

Bien sûr, il n'y a pas de bonne ou de mauvaise manière de commencer un roman. Mais par curiosité, il est intéressant de constater comment on commence un roman même si l'on sait que le plus important n'est pas la première phrase mais bien celles qui suivent. La première phrase n'engage à rien, c'est d'ailleurs sans doute la première que le lecteur oubliera. Mais sous des allures naïves et innocentes, la première phrase n'en n'est pas moins lourde et significative car avant elle il y a la page blanche, ce qui pour plusieurs n'est pas rien.

C'est en feuilletant une quarantaine de romans québécois pour la jeunesse que je me suis rendu compte que certains auteurs préféraient débuter par une présentation de leur personnage principal ou d'un personnage secondaire:

- «Étendu de tout son long (et de tout son large) sur son divan moelleux, le gros Albin Dionne mastiquait un bâton de réglisse rouge en regardant un feuilleton-télé tout à fait palpitant» (Denis Desjardins - *Des bleus et des bosses).*
- «Si vous ne savez pas à qui appartient l'énorme nez qui s'amène, vous ne tarderez pas à le savoir» (Raymond Plante - *La machine à beauté).*
- «Imaginons un sourire illuminant une figure où se lit une paix profonde» (Pierre Guénette - *Pas d'hiver! Quelle misère!).*
- «Marie-Lou Mc Guire, par la fenêtre de l'école, voit la mer respirer» (Monique Corriveau - *Les saisons de la mer).*
- «Le lourd ailier droit freina avec aisance dans le coin de la patinoire» (Denis Côté - *Hockeyeurs cybernétiques).*
- «Monsieur Genou a toujours rêvé d'être quelqu'un dans la vie» (Raymond Plante - *Monsieur Genou).*
- «Debout dans la salle d'ordinateur, le programmeur-analyste fronce les sourcils» (Bernadette Renaud - *La dépression de l'ordinateur).*
- «Hélène revient de l'école le coeur en fête» (Monique Corriveau - *La petite fille du printemps).*
- «Il y avait dans la forêt de la Côte-Nord, un petit chevreuil mécontent de son sort» (Francine Loranger - *Tourbillon, le lutin de la Côte-Nord).*
- «Lorsque Volpek accueillit Barbara à sa descente d'avion, à l'aérogare de l'Ancienne-Lorette, à Québec, la jeune fille eut ce sourire jeune, ce rire cristallin qui animait son visage de starlette, masquant pourtant l'un des plus redoutables agents secrets de toute l'Europe» (Yves Thériault - *La montagne creuse).*
- «Si la gouvernante oubliait de dire: «Il était une fois», Craquelinette le lui reprochait aussitôt» (Jean-Marie Poupart - *Drôle de pique-nique pour le Roi Craquelin).*
- «Craquelin se réveille dans de beaux draps» (Jean-Marie Poupart - *Une journée dans la vie de Craquelin 1er).*
- «Dans un petit bois, au bout de la terre de Monsieur Paul, un vieil autobus scolaire s'ennuyait énormément» (Josseline Deschênes - *L'autobus à Margo).*
- «Le capitaine Rafale sort du bureau de poste de Pointe-aux-Pins et entre en chantonnant dans la cabine téléphonique située à côté du *Restaurant de la baie»* (Serge Wilson - *Fend-le-vent et le visiteur mystérieux).*

D'autres auteurs privilégient l'ouverture d'un roman par un dialogue. Cette façon d'attaquer le roman est carrément énergique et dynamique, car le dialogue permet d'entrer tout de suite, sans détour, dans le vif de l'action.

- «Il ne faut pas qu'on nous voie» (Suzanne Martel - *Surréal 3 000).*
- «Fille du Roy! Je suis fille du Roy!» (Suzanne Martel - *Jeanne, fille du Roy).*
- «Sophie! Où es-tu?» (Suzanne Martel - *Patrick et Sophie en fusée).*
- «Le Concordia est-il entré en piste, Mademoiselle?» (Madeleine Gaudreault-Labrecque - *Vol à bord du Concordia).*
- «On demande de toute urgence le commandant Michel Labre» (Madeleine Gaudreault-Labrecque - *Alerte ce soir à vingt-deux heures).*
- «Mais il n'est même pas beau... regarde son poil... Elle le touchait du bout des doigts... il le perd par grappes» (Claudette Boucher - *Jamais plus les chevaux).*
- «S'il vous plaît, Monsieur, pourriez-vous nous indiquer la route de Manubuis?» (Clermont - *Les aventuriers de la canicule).*
- «Allez-y doucement, avait dit le ministre» (Yves Thériault - *Le château des petits hommes verts).*
- «Tu n'as pas oublié de te brosser les dents» (Michel Beaulac - *Les loups-garous).*
- «C'est pas si loin que ça» (Cécile Gagnon - *Alfred dans le métro).*

Pour d'autres auteurs, la première description ira de pair avec la première action.

- «Comme dans beaucoup de banlieues à la même époque, une rue, soudain, s'était mise à pousser, une rue bordée de pavillons proprets là où n'existait autrefois qu'un petit chemin entre les broussailles» (Henriette Major - *Le club des curieux).*
- «À mesure qu'ils s'avançaient à l'intérieur de la forêt, les arbres étaient plus denses, les ombres devenaient plus épaisses et les sentiers se perdaient dans un sous-bois recouvert de minces aiguilles de pin rouge dont la fraîche odeur sauvage réjouissait les narines» (Clermont - *Alerte au lac des loups).*
- «Sur la colline paisible, l'oratoire surplombe la ville» (Bernadette Renaud - *Le chat de l'oratoire).*
- «Les grandes mouettes volent au-dessus de Percé, en Gaspésie, à l'aurore de ce 30 mai» (Josseline Deschênes - *Barnabé la berlue).*

Finalement, d'autres auteurs abordent le roman en situant l'action dans le temps, en précisant le moment de la journée ou la saison.

- «Onze heures» (Henriette Major - *Élise et l'oncle riche).*
- «Il est 15 heures 30» (Robert Soulières - *Le visiteur du soir).*
- «La nuit était depuis longtemps descendue sur la forêt de Chandeleur» (Daniel Sernine - *Ludovic).*

- «Le soleil était sur le point de se coucher derrière la Butte-au-Pendu, juste à l'ouest de Saint-Imnestre» (Daniel Sernine - *L'épée Arhapal).*
- «Ce matin-là, Fiflard arriva à tire-d'aile à la merlerie» (Pierre Léon - *Les voleurs d'étoiles de Saint-Arbroussepoil).*
- «Il neige à plein ciel, ce vendredi de janvier 1936, quand je quitte la maison pour mon premier jour de travail salarié» (Paule Daveluy - *Rosanne et la vie).*
- «L'été s'étire lentement vers l'automne» (Robert Soulières - *Un été sur le Richelieu).*

Fort curieusement, car l'échantillonnage est restreint, deux romans par deux auteurs différents commencent par les mêmes mots: «C'est la nuit.» Il s'agit de Francine Loranger dans *Chansons pour un ordinateur* et de Marie-Andrée Warnant-Côté dans *La cavernale.*

Généralement, les auteurs vont droit au but: une brève description ou un court dialogue suffit. Ce qui ne nous empêche pas cependant de rencontrer des premières phrases interminables comme celle de Clermont dans *Alerte au lac des loups,* ou comme celle-ci de Jean-Eudes Rioux dans *Où est passé Monsieur Murphy?*: «La polyvalente Saint-Émile de Grandmont gisait au milieu d'un champ vague, entouré par la forêt, et le soleil éclatant de ce matin de mai ne parvenait que difficilement à tirer de sa léthargie coutumière cet énorme monstre de béton qui offrait beaucoup plus l'apparence d'un pénitencier à sécurité maximale que celle d'une école servant de lieu de rendez-vous journalier à deux mille six cents élèves du secondaire.» Ouf!

Quoi qu'il en soit, ce petit exercice amusant ne peut rien prouver, car toutes les façons de débuter la rédaction d'un roman sont bonnes. Cependant, certaines sont plus directes, plus engageantes, plus vivantes que d'autres. Certaines sont sensationnelles, d'autres frôlent la banalité.

Et du côté des Grands, qu'en est-il? Marcel Proust commence son oeuvre colossale *À la recherche du temps perdu* par: «Longtemps, je me suis couché de bonne heure.» Tandis que Michel Tremblay débute lui aussi par une phrase toute simple: «Rose, Violette et Mauve tricotaient» *(La grosse femme d'à côté est enceinte).*

On sait maintenant comment certains écrivains commencent leur oeuvre; il est facile pour vous de vérifier comment ils la terminent... Par ailleurs, c'est plus compliqué de savoir, même si cela m'a toujours intrigué, à quel moment Michel Tremblay, Yves Beauchemin, Henriette Major ou Suzanne Martel s'arrêtent en plein milieu d'une page parce que le téléphone sonne, parce qu'un enfant arrive, pour se servir un autre café ou tout simplement à cause de la fatigue, de la fatigue du marathonien qui les surprend au détour d'un paragraphe, à la fin d'une page, parce qu'il est midi ou minuit. Il est impossible d'écrire tout un roman d'un seul jet (hélas!), bien que certains comme Simenon ou Jasmin l'aient fait sur une période très courte, quelques jours par exemple. Dans la majorité des cas il faut savoir s'arrêter pour mieux repartir, et heureusement cela ne se voit pas. Et que dire de ceux qui ne peuvent écrire que le soir après leur travail, ou la fin de semaine, ou qui consacrent leur été à pousser leur crayon ou à suer sur leur machine à écrire! L'écriture est un luxe et le Québec a une littérature de fin de semaine.

Mais mot après mot, brique après brique, la littérature se construit à bout de bras, au fil des jours, au fil des ans.

Lurelu **Coupon d'abonnement**

NOM _____

ADRESSE _____ **VILLE** _____

CODE POSTAL _____ **TÉLÉPHONE** _____

Inclure avec ce coupon un chèque ou un mandat-poste de

☐ **6 $ (abonnement annuel)**
☐ **10 $ (abonnement de soutien)**
☐ **10 $ (abonnement à l'étranger)**

Expédier le tout à l'adresse suivante :
LURELU
Case postale 446
Succ. De Lorimier
Montréal H2H 2N7

LURELU paraît trois fois l'an

- **en septembre**
- **en janvier**
- **et en mai**